

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 7-8

Artikel: Une jeune Romande à Berne
Autor: Guye, Elisabeth
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une jeune Romande à Berne

De tout temps, j'ai eu de l'intérêt pour d'autres langues que la mienne. Comme je désirais apprendre l'allemand, je cherchai un poste en Suisse allemande et, après bien des tentatives infructueuses, je finis par trouver un emploi, grâce à la recommandation d'un pasteur.

Il s'agissait d'un travail en ville de Berne, chez un grand horticulteur qui possédait des cultures et un magasin de fleurs. Je devais aider à la cuisine et au jardin. C'était pour moi l'occasion rêvée de me familiariser avec l'allemand.

En 1927, le voyage de Lausanne à Berne durait environ quatre heures. Je me rendis à la gare de Lausanne par une journée d'hiver printanière, avec ma valise japonaise bien bourrée. Un jeune homme m'offrit spontanément son aide. Il m'installa dans le compartiment, s'assit en face de moi et me raconta qu'il était étudiant à l'Université de Fribourg. Entre temps, le convoi s'était mis en marche. J'écoutais les propos forts intéressants de mon compagnon de voyage et j'admirais le paysage qui se déroulait sous mes yeux. Je vis le Lavaux et ses vignes bien ordonnées avec le Léman à ses pieds et la chaîne des montagnes savoyardes. Le voyage me parut court. A peine passés Romont, aux lignes harmonieuses, et, déjà, nous étions à Fribourg, où je pris congé de mon nouvel ami.

★ ★ ★

Lorsque j'arrivai en gare de Berne, je me trouvai assez dépaysée par ce nouvel environnement. Cependant, grâce aux indications fournies par mon ami, je trouvai sans peine le quartier de Breitenrain où je devais me rendre. Là, j'eus l'heureuse surprise de découvrir une belle maison, de style bernois, se dressant au milieu des jardins de l'entreprise. Elle possédait une galerie en bois, aux panneaux vitrés, à laquelle on accédait par un escalier couvert, ce qui conférait à ce logis un charme particulier. A l'époque, bon nombre de maisons bernoises étaient construites

dans ce style. Au printemps, on enlevait les vitres afin de laisser pénétrer le soleil et la lumière.

Ma famille d'accueil se composait de quatre personnes: le père, la mère – une belle femme plantureuse aux allures de Walkyrie – et de deux enfants de cinq et trois ans. Il y avait en outre dix employés, soit régulièrement quatorze personnes à table.

La cuisinière, Annie, était bernoise et parlait le français, qu'elle avait appris en Suisse romande. Elle avait vingt ans et moi dix-huit. Je devais l'aider en cuisine et, occasionnellement, travailler au jardin et dans les serres. Etant donné que je ne parlais pas l'allemand, on me donnait un salaire un peu inférieur à celui des autres employés, de 30 fr. par mois, nourrie, logée.

La chambre que je partageais avec Annie était meublée simplement. Elle se trouvait au rez-de-chaussée de la maison et on y accédait par la cuisine. Cette dernière était de taille moyenne, mais déjà équipée – un luxe pour l'époque – d'une grande armoire frigorifique, bien garnie, dont Annie gérait seule le contenu.

Chaque jour, dès 6 heures du matin, j'aidais à préparer le petit-déjeuner: pain, beurre, confiture et fromage, thé et café au choix, tout en chantant à pleine voix les chansons du moment. Au repas de midi, il y avait de la soupe, de la viande, des légumes de saison et des pommes de terre. Le soir, pour autant que je m'en souviens, c'était souvent café complet.

★ ★ ★

La première semaine, j'avais du mal à m'habituer au «schwyzerdütsch», si rude à mes oreilles, et j'avais souvent envie de pleurer. De plus, Annie ne semblait pas m'aimer beaucoup: elle trouvait toujours à redire sur ma façon d'éplucher les pommes de terre, disant que je leur laissais des «yeux».

Le soir, je devais peler d'énormes quantités de pommes de terre, à la main, sur une petite table, face au mur. Un samedi soir, j'étais seule en

cuisine et j'entendais les rires des jeunes employés qui batifolaient dans le jardin, après le travail. Mon chagrin fut encore plus fort. J'aurais tant voulu être des leurs. Soudain, Annie, furieuse, surgit et s'en prit à moi, avec ses critiques habituelles. C'en fut trop! Je rétorquai, en français, que je n'acceptais pas ses reproches. Et, soudain, saisie d'une rage profonde et incontrôlée, je lui lançai à la tête mon couteau de cuisine qui, heureusement, ne l'atteignit pas. Annie devint blanche et quitta la cuisine en maugréant, sans plus m'adresser la parole.

Revenue à moi, je pensai alors aux conséquences terribles qu'aurait pu avoir cet accès de rage sur ma destinée et sur la sienne! J'étais inquiète des retombées de mon acte inconsidéré, m'attendant à des remontrances, à un renvoi... mais pas plus ce soir-là que le lendemain matin on ne reparla de cet épisode. A partir de ce moment, Annie ne critiqua plus jamais mon travail!

Par la suite, nous devînmes même de très bonnes amies. Nous étions jeunes et nous fîmes de belles parties de rire.

Annie m'enseignait le bon allemand, m'expliquant beaucoup de choses, et je fis de grands progrès. Cependant, la plupart des gens me parlaient en français, et je trouvais que je n'avançais pas suffisamment vite dans mon apprentissage de la langue de Goethe. J'aimais beaucoup chanter et je demandai à mes patrons l'autorisation d'aller une fois par semaine aux répétitions du chœur d'église, ce qui fut accordé.

★ ★ ★

C'était à l'époque la coutume d'aller voir le soleil se lever au Gurten, petite éminence située dans les environs de Berne. Une fin de semaine, Annie et moi reçûmes la permission de nous y rendre. L'endroit n'était pas desservi par les transports publics. On y accédait par une route carrossable. Il faisait encore nuit lorsque nous quittâmes, toutes



Dessin Zeier

joyeuses, la maison endormie. En chemin, nous rencontrâmes deux jeunes gens qui nous parurent agréables. Nous acceptâmes leur compagnie et cheminâmes de concert, dans la bonne humeur!

Je n'ai malheureusement pas grand souvenir du lever du soleil, car le temps s'était couvert. En outre, mon compagnon était devenu trop entreprenant à mon goût! Au retour, les choses se gâtèrent tellement que je lui donnai un soufflet magistral. Désarçonné et furieux, ce dernier me planta là. J'avais perdu de vue l'autre couple et je rentrai seule, assez soulagée qu'il ne me fût rien arrivé de plus grave! Annie, de son côté, ne fit aucun commentaire, mais elle n'avait pas la mine très glorieuse!

Quelque temps plus tard, tandis que je travaillais au jardin, vint à passer un jeune homme que je connaissais de vue et qui engagea la conversation. Je m'empressai de répondre, ravie de mettre en pratique mon allemand tout neuf. La patron-

ne qui me voyait depuis la chambre où elle repassait, me cria quelque chose que je ne compris pas et je continuai de parler. Lorsque je rentrai, elle me fit des remontrances, me reprochant ma «mauvaise conduite», me traitant de «unrechtes Mädchen», de mauvaise fille. Ces reproches injustifiés me mirent dans une si violente colère que je lui donnai mon congé. Ayant touché mon salaire, je serais partie séance tenante si je ne m'étais pas souvenue d'Annie, qui m'aimait bien et qui regretterait mon départ.

C'était le mois d'août et cela mit un terme, après six mois, à mon séjour en Suisse allemande. Annie mise à part, je quittai ce travail peu gratifiant et mal payé sans aucun regret. C'était la belle saison et je pouvais aider mon père à fabriquer de la limonade dans sa petite entreprise familiale.

Durant mes quinze derniers jours, je ne me privai pas de chanter, à gor-

ge déployée, «Mon Paris», le tube alors à la mode, ce qui avait le don d'énerver mes patrons. C'est ainsi que, quelques heures avant mon départ, je vis entrer ma patronne dans la cuisine, l'air sévère. Elle me dit qu'elle souhaitait «visiter» ma valise. Cela m'exaspéra et je lui répondis que je n'emportais que des effets personnels. Elle prit très mal la chose et menaçait de me donner une gifle et aussi d'appeler la police. Ce à quoi je rétorquai que la police serait là pour me protéger. Résolue, je me campai devant elle, fragile mouche-ron qu'une chiquenaude de sa massive personne aurait eu tôt fait d'écraser! Elle était près de l'apoplexie et son mari réussit à grande-peine à la calmer.

Je pris mes affaires, bouclai ma valise et sortis, très digne, en disant «Auf Wiedersehen, leben Sie wohl!», ce qui mit fin au chapitre bernois de mon existence.

Elisabeth Guye